

teur du peuple-dieu ? ne craignez-vous point que votre conscience bourrelée ne vous fasse sortir le sang par tous les pores ? ne craignez-vous point que mes cendres ne vous glacent un jour d'effroi et ne vous fassent tomber de stupeur ? Le jour peut-être n'est pas loin. Tremblez ! vous avez condamné un homme vertueux, juste, bienfaisant, un patriote, enfin un fier républicain. Cet homme, c'est moi... Je ne crains pas la mort ; je m'y suis préparé dès le jour que les serres aristocratiques m'ont ravi à la liberté, pour laquelle je vais expirer.

« Tremblez, tremblez, tous autant que vous êtes, craignez le retour de Matine ; vous l'accélérez par vos crimes.

« Que je suis content de mourir pour une aussi belle cause ! je porte tout le monde dans mon cœur. Vous-mêmes qui êtes des monstres, vous qui m'assassinez avec des formes judiciaires que vous avez violées, je vous plains.

« Vous me verrez aller à l'échafaud comme un jeune homme vigoureux va à la noce ; mais cette bien courte jouissance sera pour vous la dernière.

« Chalier ne vous demande qu'une chose, non pas de revenir sur votre jugement, mais bien de lui accorder la satisfaction de voir pendant le peu de momens qu'il a à vivre son cher défenseur et sa vertueuse gouvernante, un ami et un confesseur pour épancher son ame dans la leur. »

Ces dernières paroles, prononcées avec énergie, en imposèrent un instant à l'auditoire, mais bientôt les huées recommencèrent ; Chalier fut reconduit dans sa prison, où son défenseur, sa gouvernante et quelques amis l'accompagnèrent : là, froid et tranquille, il les rassure et les console. Assis au milieu d'eux, il écrit ses dernières dispositions avec la plus grande sérénité. Voici comment l'abbé Lasausse, vicaire de la métropole, chargé de l'assister à ses derniers momens, rend compte de sa mission :

« Le 16 juillet 1793, l'an II de la République une et indivisible, je me présentai à midi au citoyen Joseph Chalier ; il avait été condamné à perdre la vie dans le jour. Citoyen Chalier, lui dis-je en l'abordant, je ne viens point exercer sur votre conscience un empire tyrannique ; je viens auprès de vous comme ami de l'humanité, comme votre frère. Vous êtes malheureux,